

La fin de vie de mon père :

OBSTINATION DÉRAISONNABLE PAR DEUX FOIS DE LA PART DES MÉDECINS !

Mais l'hôpital a gagné beaucoup d'argent, et les français en ont dépensé beaucoup (sécurité sociale et mutuelles obligent) pour créer de la souffrance...

MON PÈRE VIEILLIT, IL APPROCHE LES 98 ANS. IL DIT QU'IL NE SE SENT PLUS BON À RIEN,

lui un homme intelligent, habile de ses mains, courageux, parti de la rue parisienne, qui a souffert de la faim pendant sa jeunesse, sa mère à Paris, veuve avec 3 garçons, n'ayant pas toujours de quoi les faire manger, bien qu'elle travaille pour les autres comme lingère et couturière.

Il est fier d'avoir « réussi », passant du débutant graveur sur cuivre après son certificat d'études au métier d'électricien de bâtiment puis de réparateur de téléphone, par celui d'architecte décorateur de magasins, pour terminer ingénieur de recherche dans les moteurs électriques, puis ingénieur conseil. Toujours en train de bricoler d'inventer quelque chose, d'écrire et de dessiner (calligraphie : il a recopié trois fois l'Iliade et l'Odyssée, « sa bible », avec illustrations encre de chine et aquarelles, la Guerre des Gaules, de nombreux poèmes illustrés en recueil et en tableaux), et d'apprendre les nouveautés scientifiques qui le passionnent depuis toujours.

Toujours sportif, non pas pour la compétition qu'il a laissé tomber dès sa jeunesse, mais pour se maintenir en forme. Il fait encore ses 10 km de marche tous les jours.

MAIS IL N'EN PEUT PLUS, SES FORCES LE QUITTENT, SA MÉMOIRE S'AFFAIBLIT, il a désormais du mal à comprendre les revues scientifiques. Il arrête ses abonnements. Il fait des erreurs dans ses copies de texte.

IL SE SAIT SUR LA FIN DE SA VIE ET NE L'APPRÉHENDÉ PAS POUR LUI : IL A BIEN VÉCU SA VIE D'ADULTE.

Il a bien élevé ses enfants dont il a toujours surveillé les leçons et devoirs d'école, auxquels il a appris à nager, à faire du vélo, du kayak. La culture était pour lui le laisser-passer pour une vie plus aisée que ce qu'il avait connu. Ses enfants sont devenus professeurs et vivent bien sans eux, ce qui a toujours été son but.

MAIS IL CRAINT DE LAISSER SEULE SON ÉPOUSE ADORÉE, encore en forme malgré ses 93 ans. Ils ont fêté leurs 70 ans de mariage et vont vers 75 ans d'amour fusionnel.

Il ne veut pas devenir une charge pour sa femme qu'il a toujours protégé, bien qu'elle ait de tout temps par ailleurs assuré l'administration du ménage.

LEUR RÊVE : MOURIR ENSEMBLE LE MÊME JOUR.

Il a préparé depuis longtemps le revolver qu'il a gardé de la guerre de 39/40, avec ses munitions, pour un suicide éventuel. Il ne veut pas vivre comme un « légume », incapable de quoi que ce soit.

Mais un cousin de ma mère se tire un coup de fusil à 99 ans, se voyant contraint par son état de santé de rejoindre l'EHPAD où il a suivi pendant des dizaines d'années sa mère impotente entre ses 100 et 111 ans passés, et sa femme Alzheimer : il ne veut pas de ça. C'était un instituteur de la campagne, « hussard de la République », devenu athée, il a vécu deux guerres, il a fait la Résistance, il ne craint pas la mort. Il a préféré le suicide à l'EHPAD.

Ma mère garde un fonds de catéchisme de son enfance, elle n'est pas sûre, mais si le suicide menait en Enfer ? Elle est profondément choquée du suicide de ce cousin.

Mourir, oui, elle commence à le souhaiter pour eux deux, mais elle voudrait s'endormir sans se réveiller. Pas d'arme à feu. Mon père n'ose plus parler de son revolver et n'osera pas en faire usage, pour la protéger encore.

JE MILITE DÉJÀ EN 2008 DEPUIS QUELQUES ANNÉES POUR QUE CHACUN ÉCRIVE SES DIRECTIVES ANTICIPÉES, LA LOI LEONETTI EST PASSÉE.

Je dis à mes parents d'écrire ce qu'il veulent pour leur fin de vie, simple :

En cas de grave ennui de santé, incurable, ils refusent tous les soins autres que destinés à les empêcher de souffrir, quitte à mourir plus vite, ce qui est leur souhait le plus grand.

Ils ont préparé leur mort depuis longtemps, leur caveau les attend depuis plus de vingt ans, leur peu

de bien est distribué entre leurs deux enfants. Il en ont parlé à leur médecin, mais celui-ci se contente de hausser les épaules... il les déteste (jaloux semble-t-il de leur âge avancé et en forme? Et puis il en a assez de son métier...) Il ne les écoute jamais. Pas d'autre médecin possible en milieu rural déserté.

Mais ils ne m'écoutent pas, **ILS N'ÉCRIVENT RIEN, persuadés que l'avoir dit à tous, enfants, médecins, amis, sera suffisant** : ils sont d'une époque où on topait dans la main pour conclure une affaire et ne comprennent pas la nécessité d'un papier. **POUR EUX LA PAROLE EST D'OR.**

UN JOUR, MON PÈRE TOMBE ET SE FRACASSE LE CRÂNE SUR LA PLINTHE EN CARRELAGE : hôpital et points de suture... Pourquoi est-il tombé ? Malaise ? Ou bien il s'est pris les pieds dans le tapis ? Nul ne le saura, d'ailleurs nul ne s'en préoccupe.

Quelques jours et on le laisse sortir de l'hôpital alors qu'il ne tient pas debout, on doit le mettre dans un fauteuil roulant... mais pas question de revoir la fiche de sortie faite quelques heures avant par le médecin, alors qu'il semblait bien. Protocole oblige.

Ensuite, on sent qu'il a perdu beaucoup de ses facultés intellectuelles, peut-être a-t-il fait un petit AVC ? Nul ne le saura.

QUELQUE TEMPS PLUS TARD, IL FAIT UNE ÉNORME CRISE DE TACHYCARDIE, qui le réveille en hurlements de douleur, son corps est projeté en hauteur alors qu'il faisait la sieste. Il sait qu'il va mourir et le souhaite, il refuse qu'on appelle le médecin. Mais cela dure, et il souffre. Je suis par hasard chez eux, je décide avec ma mère d'appeler quand même le médecin, pensant avec eux qu'il fera quelque chose contre cette douleur horrible, sans autre acte. Mon père est furieux. Dois-je le regretter ? J'aurais dû l'écouter, mais cette souffrance était trop pénible pour ma mère. Et serait-il mort pour autant ? Je n'en sais rien.

Le médecin arrive et mon père lui demande de lui donner un médicament qui le soulagerait, même si cela accélérerait sa mort, qu'il souhaite instamment. Mais le médecin est sourd et se contente d'appeler les pompiers, furieux d'avoir été dérangé.

DIRECTION HÔPITAL À NOUVEAU.

Mon père est anéanti. Il croyait que le médecin le soulagerait de cette souffrance, et l'aiderait à mourir en douceur. Il dit au médecin : alors vous ne me laissez que le choix du pistolet ?

A L'HÔPITAL, IMPOSSIBLE DE RENCONTRER UN MÉDECIN... Rendez-vous impossible (on ne sait pas quand le médecin sera là...) et ma mère habite à 1h de route de l'hôpital, bien sûr, elle ne conduit pas et est incapable d'y aller seule. Je reste quelque temps avec elle, mais j'habite loin, mon frère venu quelques jours encore plus loin, et nous devons rentrer chez nous.

DIAGNOSTIC ? PRONOSTIC ? RIEN . ON REFUSE DE NOUS ENTENDRE et ma mère est terrorisée par les médecins qui agissent comme bon leur semble : prolonger la vie à n'importe quel prix, moral, affectif et financier. L'hôpital - zone rurale - manque de malades et un lit rempli, c'est la caisse qui se porte mieux ! On lui fait des soins pour le remettre sur pieds, sans s'occuper de l'état de son cerveau. Les infirmières savent que tout cela est inutile : mon père a définitivement le cerveau abîmé, mais elles doivent faire ce que le médecin ordonne.

TROIS MOIS D'HÔPITAL, UN COÛT EXORBITANT que tous les français paient alors qu'il ne voulait surtout pas coûter de l'argent à la sécurité sociale pour mourir.

LES MÉDECINS VEULENT LE METTRE EN EHPAD : çà rapporte beaucoup d'argent.

MAIS SA FEMME REFUSE, ELLE VA LE GARDER :

- pour elle, parce que la retraite de son mari n'est pas assez importante pour payer tous ces frais, elle doit aussi avoir de quoi vivre...
- pour lui qui ne voulait surtout pas aller en EHPAD,
- mais aussi en souvenir de leur vie ensemble et de leur amour partagé, elle ne veut pas se séparer de lui...
- par conviction religieuse : ses amies très catholiques lui ont conseillé de « porter sa

croix »... **malgré sa propre fatigue et son âge avancé**, lui en état de démence vasculaire, disent les médecins... :

Il ne sait plus rien, jour, nuit, ... été, hiver... froid, chaud... il dessine encore, mal, mais il est devenu incapable de pratiquer son art.

Manger ? ... Quand sa femme l'appelle à table, il sait encore manger, mais il n'a plus la notion de faim et soif.

Dormir ? ... Il somnole souvent mais dort peu de temps, jour comme nuit, il la réveille sans cesse, elle doit prendre des somnifères pour tenir et faire chambre à part pour la première fois pour dormir un peu.

Heureusement physiquement, il n'est pas très atteint : il marche toujours bien et il sait encore manger et faire sa toilette (il la ferait à chaque réveil, il se lave et se rase plusieurs fois par jour et par nuit : elle est obligée de cacher son rasoir et de fermer la porte de la salle de bains à clef). Il est propre comme avant et sait encore se servir des toilettes.

Mais il ne comprend pas que sa femme l'enferme, ne lui ouvre la salle de bains que quand elle l'a décidée, il n'a plus le droit de l'accompagner faire les courses : l'aide-ménagère ne peut pas se charger des deux : ma mère marche mal. **Il pleure, il dit que sa femme ne l'aime plus. Elle le bouscule violemment quand elle s'énerve** parce qu'il oublie tout et ne sait plus rien.

Il raconte aussi des pensées délirantes, il se crée un passé totalement faux, ma mère n'arrive pas à admettre que son mari est devenu « autre », quelqu'un d'inconnu et d'incapable de faire quoi que ce soit d'autre que de suivre ce qu'elle dit.

CELA VA DURER 18 MOIS. UNE TORTURE POUR LUI ET SON ÉPOUSE infligée par des médecins trop consciencieux, soumis à la règle : prolonger la vie coûte que coûte. Tant pis si elle devient insupportable pour l'un comme pour l'autre...

Puis un jour, un jeudi midi, en fin de repas, il se tord : ultime AVC, il ne peut plus parler, il est paralysé, pas encore mort, mais comateux. Ma mère, seule avec lui panique : pompiers, hôpital.

ON LUI ANNONCE LA MORT DE SON MARI DANS LES 48H. Normal : Il a presque 100 ans, il est malade depuis 18 mois. **On lui demande les habits pour habiller le corps, et dans quel endroit elle veut que le corps soit exposé avant l'enterrement.**

Mon frère vient la rejoindre et me prévient, mais à ce moment là ma mère ne veut pas me voir, encore moins me recevoir.

Au bout de 4 jours, il n'est pas mort... je vais à l'hôpital avec ma fille, disponible à ce moment là : mon père est branché à des machines pour respirer, pour l'hydrater, et très fréquemment, les infirmières aspirent les mucosités de sa gorge, ce qui paraît-il est très douloureux... il ne faudrait pas qu'il s'étouffe et meurt... !!! on m'empêche de voir ça, c'est trop affreux, disent les infirmières... **son corps sursaute à chaque respiration... pourquoi ???**

Ma mère – qui ne veut toujours pas me voir : je dois aller à l'hôtel, mais c'est un autre problème - et mon frère n'en peuvent plus et comptent sur moi pour faire arrêter tous ces soins inutiles.

Ils font tous les jours 100 km pour aller passer l'après-midi à le regarder mourir lentement, et souffrir !

Je hurle ma colère : pourquoi laisse-t-on mon père dans cet état, avec ces sursauts de son corps ? Il semble un arbre mort, sans autre réaction que les bonds de son corps, ressent-il encore quelque chose ? Nul ne le sait, j'espère que non, comme cela paraît, j'espère qu'il ne ressent pas **ce corps qui se tord de souffrance** ! J'exige des médecins de la morphine pour qu'au moins on le voit reposer calmement mais c'est tout juste si on ne m'accuse pas de vouloir le « tuer » !!!

PAS DE DIRECTIVES ÉCRITES, J'AI BEAU DIRE LA MÊME CHOSE QUE MON FRÈRE ET MA MÈRE SUR LES IDÉES DE MON PÈRE, PERSONNE NE NOUS ÉCOUTE.

Après discussion, ils finissent par accepter de doubler la dose de morphine, mais refusent obstinément de le débrancher de ces machines qui ne font que prolonger son agonie.

FINALEMENT LE 7ÈME JOUR, JE FAIS APPEL À UN MÉDECIN de l'admd pour les convaincre d'arrêter, d'enfin le laisser mourir en paix.

SUITE À SON APPEL IL MEURT LE MATIN DU 8ÈME JOUR. Qu'ont-ils fait ou pas fait ?
Nul n'en saura jamais rien. Mais c'est un soulagement pour tous.

Mais on peut enfin s'occuper de l'enterrement, des papiers et de ma mère qui accepte alors de me recevoir, elle sait que je suis la seule capable de m'occuper de tout.

8 JOURS DE TORTURE INFLIGÉE À MA MÈRE qui a dû regarder son mari mourir lentement, dans la souffrance physique évidente, à cause de médecins soi-disant « vertueux » pour lesquels il est impossible de laisser mourir, même un centenaire déjà très abîmé depuis 18 mois... pour lesquels la souffrance des proches n'importe pas, **ils prolongent les agonies sans scrupules...** L'hôpital manque de malades et a des lits vides, on parle régulièrement de le fermer...

LES MOURANTS SE PLAIGNENT RAREMENT... et nul ne peut légalement se plaindre à la place d'un autre, fut-il son mari, son fils ou sa fille.

DONC CELA FAIT LES AFFAIRES DE CET HÔPITAL.

DES BONS CLIENTS, CES MOURANTS...